

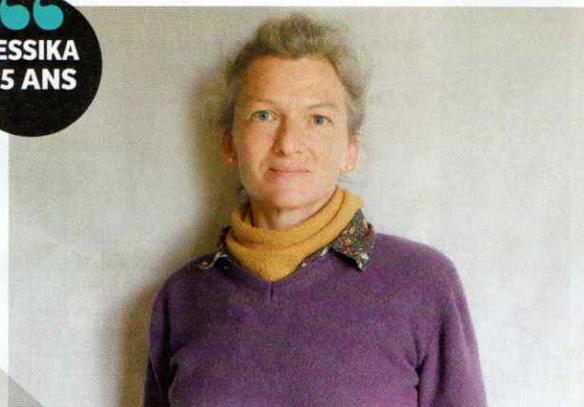
INCESTE

Ils brisent le silence

La sortie du livre de Camille Kouchner, *La familia grande*, a permis à des milliers de victimes de témoigner sous le hashtag #MeTooInceste, des agressions sexuelles qu'elles ont subies. Selon un sondage Ipsos de novembre 2020, 10 % des Français ont été victimes de viols ou d'agressions sexuelles dans l'enfance, dont 80 % au sein de la famille. Leurs bourreaux : un père, un beau-

père, un oncle, un grand-père, un frère, un cousin, qui leur ont intimé l'ordre de ne pas parler. Avec des conséquences : plus de la moitié des victimes souffrent de dépression, d'anxiété, de conduites addictives ou ont tenté de se suicider. Parler revient à risquer de briser la famille et, souvent, d'en être exclu. Mais aussi de ne pas être cru et protégé. Écoutons-les. *Propos recueillis par Isabelle Duriez*

JESSIKA
45 ANS



« Porter plainte m'a libérée »

J'ai été violée deux fois, par deux oncles différents. À chaque fois, j'en ai parlé à mon père avec qui je vivais. Il s'est moqué de moi. La deuxième fois, j'avais 18 ans. Sept ans plus tard, un signalement a été déposé contre l'un d'eux, ophtalmologue marseillais, pour agressions sexuelles sur mineur. Mon père m'a soupçonnée et menacée. Jeune maman, je n'ai pas eu le courage de porter plainte. Mais je me suis promis de le faire si d'autres enfants étaient touchés. En 2008,

une de mes cousines a porté plainte pour viols contre son père, mon oncle. Je suis allée au commissariat. Après tant d'années de culpabilisation et de stress, c'est comme si un grand silence s'était fait autour de moi. Un silence apaisant. Je n'étais plus seule face à la loi de ce clan incestueux. Je m'adressais à la loi de la société, au-dessus d'eux. J'avais peur. Mais je me sentais libre. De procès en appels, la procédure dure depuis 12 ans. Mais je n'ai jamais regretté ma plainte.

ANNE
55 ANS



« Je suis dans ma dignité »

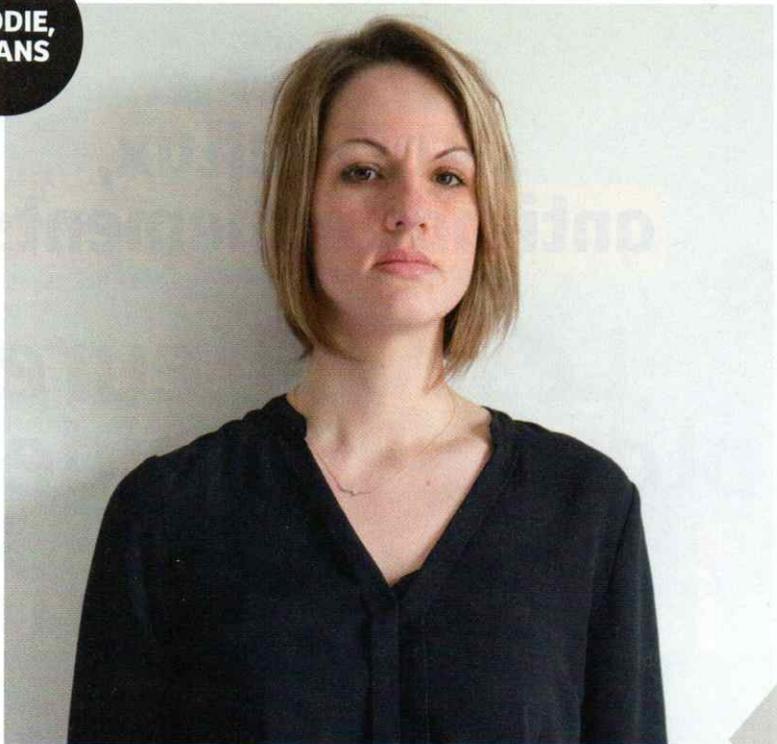
Quand ma fille a eu 12 ans, j'ai fait une grave dépression, sans raison. Crises de panique, tremblements, insomnies. Je suis allée chez un psy et quelque chose est remonté des limbes de ma mémoire. Je me suis rappelé les sévices que mon père nous a fait subir, à moi, entre 9 et 13 ans, et à ma sœur, jusqu'à ses 17 ans. Des médicaments dont il nous gavait, des photos porno sadiques qu'il prenait de nous, des hommes à qui il nous livrait au bois de

Vincennes... Petite, mon corps a parlé pour moi. À peine rentrée du bois, je vomissais devant ma mère. Je m'endormais à l'école. J'étais un automate. À 13 ans, obèse et dépressive, je me suis confiée à une psy qui a mis cela sur le compte d'un fantasme œdipien. Je n'ai plus jamais parlé jusqu'à ce réveil d'amnésie traumatique. Ma sœur, elle, n'avait rien oublié. J'ai porté plainte avec elle, à 55 ans, malgré la prescription des faits. À notre père d'avoir honte.

ÉLODIE,
33 ANS

« J'ai parlé parce qu'elle a osé le faire »

À 25 ans, j'ai raconté à quatre de mes meilleures amies les cauchemars récurrents que je faisais. Mon beau-père m'a violée entre 6 et 9 ans. En parlant, je suffoquais, ma respiration se bloquait. Je n'en ai plus parlé jusqu'au jour où ma petite demi-sœur m'a appris que son père était en prison pour viols. Mon beau-père s'était installé avec une autre femme, dont l'une des filles a porté plainte à 16 ans, en 2019. Elle n'allait pas bien, vivait en foyer. Ma mère, mes sœurs se sont retranchées derrière l'idée qu'elle est un cas social. J'ai trouvé l'adjutant en charge de l'enquête et j'ai porté plainte pour la soutenir. Mes amies ont confirmé que je leur avais tout raconté dès 2012. J'ai contacté la jeune fille pour lui dire : "Je te crois. Merci d'avoir osé parler". Sans elle, je serais toujours enfermée dans cette enfant cabossée.



MATHILDE
61 ANS



« Ce n'est pas moi qui ai sali le nom de la famille »

À 40 ans, après une séance avec ma psy, tout ce que j'avais effacé de ma mémoire à 9 ans m'est revenu. J'ai revu mon père entrer dans ma chambre la nuit, nous enfermer mon frère et moi dans la cave de son agence d'architecture, nous faire construire des cabanes et nous sodomiser dedans... Depuis mes 7 ans, j'étais insomniaque, spasmodique. Mes souvenirs m'ont libérée : j'ai compris pourquoi mon frère adoré s'est suicidé. Ce jour-là, j'ai coupé tout lien

avec mon père. Ma mère m'a demandé : "Est-ce à cause de la pédophilie ?" Elle m'avait vue dans son lit. Dans la haute bourgeoisie, rien ne doit se savoir. Mon père était un architecte brillant, Prix de Rome, ami de Malraux et de Balthus. Ma mère a longtemps été sous son emprise. Ma sœur aînée me soutient face à la famille qui m'accuse de salir notre nom. Mais qui l'a sali ?

Auteure de *Il y avait le jour, il y avait la nuit, il y avait l'inceste*, édition Melibee.

« Je ne pouvais pas parler, alors j'ai écrit »

"Si tu parles, tu ne seras plus mon frère", m'a menacé mon aîné de dix ans. J'avais entre 6 et 9 ans. Il me violait au retour d'internat. Comment parler après une telle interdiction ? Pendant plus de trente ans, les mots sont restés au bord de mes lèvres. Je n'ai jamais pu les prononcer. On croit que le silence nous protège, mais il nous détruit. Je croyais ne pas avoir droit au bonheur. Jusqu'au jour où j'ai eu un déclic, je n'allais pas culpabiliser toute

ma vie. Je n'arrivais pas à parler, alors j'ai écrit. À ma femme. "Je te crois, je suis à tes côtés", m'a-t-elle promis. Cela m'a transformé. J'ai écrit à ma famille, j'ai publié un livre. Les réactions vont de "Avec tout ce que ton frère a fait pour toi" à "Fallait porter plainte". En accusation, toujours. J'ai coupé les ponts avec la famille. Le silence, maintenant, je le laisse à mon frère.

Président de l'association Les Papillons. Auteur de *Tous les frères font comme ça*, éd. Hugo Doc.

LAURENT
49 ANS

